



Pas de rapport : morceaux choisis

Yves Depelsenaire

Une exposition intitulée « Pas de rapport : morceaux choisis » se tient à l'ERG – École de Recherches graphiques – à Bruxelles du 17 février au 4 mars 2011.

Commissaire de l'exposition, j'ai pensé ce travail en collaboration avec le plasticien Alain Geronnez, autour du traité d'échecs de Marcel Duchamp et de Vitaly Halberstadt : *L'opposition et les cases conjuguées sont réconciliées*.

Nous y trouvons les œuvres de : Leonor Antunes, Ibrahimhojo Bakirov, Marcel Berlangier, Marcel Broodthaers, Edith Dekyndt, Suzane Duchamp, Laurent Dupont-Garitte, Sylvie Eyberg, Benoit Felix, Tamara Guillermain, Emilio Lopez-Menchero, Benedicte Henderick, Yaël Kanarek, Cécile Massart, Bruce Nauman, Claude Panier, Evariste Richer, Robert Rauschenberg, Michaël Snow, Walter Swennen, Maya Tell-Nohet.

Beau comme la rencontre fortuite d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection : André Breton avait fait de cette formule de Lautréamont le ressort de l'art poétique.

Non pas la création *ex nihilo* mais la création *ex abrupto*, la création remise au hasard, au plus contingent, au fortuit, sans intentionnalité. Quel rapport y a-t-il en effet entre un parapluie, une machine à coudre et une table de dissection ? Aucun rapport, sinon à les faire passer à la moulinette du sens. Celle du sens sexuel le plus bateau, en particulier. A. Breton lui-même eut tôt fait d'y retomber, en scénarisant le dialogue d'une Dame Machine à coudre et d'un Sieur Parapluie. Sa mère, il est vrai, était couturière !

Dès lors que Lautréamont les a rassemblées, la réunion du parapluie, de la machine à coudre et de la table de dissection constitue un nœud qui nomme poétiquement le hors-sens, le non-rapport.

Dans cette voie, Marcel Duchamp fut autrement rigoureux qu'A. Breton, quoique plus ludique. Joueur d'échecs, il construisit un jeu de voyages assorti d'un gant en caoutchouc avec lequel il était impossible de manipuler les pièces ! L'impossible : la version la plus radicale du « il n'y a pas de rapport ».

L'exposition explore diverses facettes de ce non-rapport. L'art contemporain est en effet un lieu d'affrontement essentiel à celui-ci, à l'âge de la science.

La science n'a pas changé notre « vision du monde », mais elle remodèle sans cesse, quand ce n'est le réinventer, notre monde lui-même, à une allure dont, c'est peu dire, qu'elle nous dépasse. Ce faisant, elle bouleverse toutes les catégories, a priori celle de la connaissance. Le monde kantien a vécu. Et après la mathématisation de l'univers, après la physique et la chimie, c'est à présent au tour de la biologie de réécrire, non seulement le monde de l'homme, mais l'homme lui-même. Un réel nouveau, le réel de la science se construit sous nos yeux. Enfin sous nos yeux... pas exactement, car ce réel rompt à bien des égards avec nos représentations imaginaires, au point qu'il pourrait se désigner comme « l'impossible à imaginer ».

Un fantasme puissant est cependant à l'horizon de bien des recherches scientifiques : celui de rendre tout visible, de réduire toute opacité, de rendre parfaitement transparent le monde et l'homme lui-même. Nous ne rêvons plus aujourd'hui de trouver une trace du visage de Dieu dans les cieux comme les premiers télescopes en donnèrent l'espoir à certains. Mais, nous prétendons à l'omnivoyance qui était son apanage. Comme si l'œil était le lieu suprême où authentifier ce qui est – et là gît le paradoxe –au-delà même de ce qui se voit. Ainsi, en vient-on par exemple à ce rêve fou, et parfaitement cauchemardesque, si nous y réfléchissons un peu, de lire les pensées à travers l'imagerie cérébrale.

Entre les pensées d'un sujet et les images de son activité cérébrale, il n'y a pas de rapport, sinon à abolir le sujet lui-même – non pas le sujet philosophique de la connaissance, mais celui du désir et de la jouissance, soit celui de l'inconscient.

Ma thèse, ou ma conviction, est que l'art est un lieu essentiel de résistance à cette abolition du sujet. C'est un lieu qui fait objection au recouvrement des trous dans le savoir. Un lieu où est à l'œuvre ce que Michel Foucault appelait le courage de la vérité et où s'élucubre un savoir sur le non-rapport. Un savoir sur le rapport qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, de ne pas se voir ou de ne pas s'entendre. En ce sens, l'art est aujourd'hui, bien davantage symptôme que sublimation. Symptôme de la résurgence inlassable d'un point d'impossible.

Les « morceaux choisis » pour cette exposition le sont pour ce qu'ils donnent, chacun à leur manière singulière, à apercevoir ce ratage :

Exemple lumineux dans sa simplicité : « Riverside », montage vidéo de David Claerboudt. Deux projections parallèles des trajets inversés d'un homme et d'une femme le long d'une rivière. On s'imagine d'emblée qu'ils vont se rencontrer. Mais, ils ne se promènent pas le même jour... Ce qu'il y a d'incommensurable dans la relation entre les sexes est là, montré.

La mesure, c'est précisément ce, qu'avec son « mètre vierge », mètre ruban non-gradué, Evariste Richer subvertit pour sa part avec ironie en déjouant le paradigme du mètre-étalon. Où l'on voit combien l'artiste est toujours en lutte avec le savoir constitué...

Il m'amuse beaucoup de rapprocher ces deux œuvres, que rien ne reliait jusqu'ici dans mon esprit. Il me fallait pour cela la table de dissection (ou de montage) de la galerie de l'ERG ! Une exposition dans une école d'art ne peut être faite qu'à être démontée, remontée, démontée encore. En fait, je vois dès à présent cette exposition elle-même comme une espèce de *workshop*.